



Passage en 1935 du tunnel au Grand-Saint-Bernard par Richard Halliburton. Le jeune homme dans la neige est un certain Roger Frison-Roche, journaliste alors inconnu. RAYMOND SCHMID/MÉDIATHÈQUE VALAIS-MARTIGNY

Les montagnes magiques

Richard Halliburton, poète et aventurier, a traversé les Alpes en 1935, sur les traces d'Hannibal, avec un éléphant loué au jardin d'acclimatation



CHARLIE BUFFET

Les berlines poussiéreuses cornent pour obtenir le passage sur les étroits lacets blancs du col du Grand-Saint-Bernard. Armé d'une canne, le cornac à casquette pousse Dolly vers le bas-côté. L'animal se soumet d'un air las, la trompe flairant le brin d'herbe dans le gazon rêche des alpages. Les cyclistes mettent pied à terre, une petite troupe de curieux, sac au dos, s'est formée dans le sillage de cette équipée mémorable. La lenteur de la marche et la présence de trois ecclésiastiques, dont deux portant chapeau rond, donnent à la procession un air de cortège funèbre. C'est la sortie de la messe à l'hospice, on a passé la galerie creusée dans la neige et pénétré dans la Combe-aux-Morts, où le prier est venu à la rencontre du visiteur de marque. Le pachyderme, épuisé, s'immobilise et se couche en travers de la chaussée.

Ce dimanche 21 juillet 1935 à midi, Richard Halliburton, écrivain, poète et aventurier américain, est sur le point de réussir l'un des exploits dont il fait ses best-sellers : la traversée des Alpes avec éléphant, plus de deux mille ans après Hannibal. Dolly, louée avec son cornac au Jardin d'acclimatation de Paris, a été conduite par chemin de fer jusqu'à la gare de Martigny, en Suisse. Le premier jour, le rythme a été soutenu : trois kilomètres à l'heure parmi les vignobles du Valais, avec douche le soir à l'étape. Quand la route (et la petite foule des badauds) a commencé à grimper vers Orcières, le pas de l'éléphant s'est ralenti.

Au troisième jour, Halliburton, vêtu

d'un imper blanc impeccable, a cessé de chevaucher l'éléphant et sent le dénouement proche. Pour un peu l'Américain harceler sa monture avec les mots du général carthaginois remontant le moral de la troupe : « *Regarde l'Italie, Dolly, Rome t'est offerte. Lève-toi Dolly, et mange...* »

Halliburton, pourtant, est un aventurier tout ce qu'il y a de sérieux. Il a suivi le canal de Panama à la nage, survolé le Taj Mahal à bord d'un biplan rouge volant sur le dos, et il disparaîtra bientôt en tentant de rallier Hongkong à San Francisco en jonque... Faut-il que le mythe soit puissant pour qu'il s'expose au ridicule en dorlotant un pachyderme victime du mal des montagnes au bord d'une route des Alpes ?

Approchant les 2 400 mètres d'altitude du col, l'éléphant semble souffrir du manque d'oxygène. C'est en tout cas l'hypothèse du reporter que *Le Petit Dauphinois* a envoyé couvrir l'événement, un jeune guide frisé installé depuis dix ans dans la vallée de Chamonix qui s'essaie au journalisme avec le même enthousiasme qu'au saut à ski ou à l'alpinisme : Roger Frison-Roche. Son nom ne dit encore rien à personne,

d'ailleurs *L'Illustration*, qui lui achète une photo, la publie (le 3 août 1935) avec un entrefilet non signé et d'un style qui sent son débutant. « *L'exploit paraissait peu commode à réaliser : la masse de l'animal, les difficultés de l'ascension, la diminution surtout de la pression atmosphérique, cause habituelle du mal des montagnes, semblaient le*

rendre à peu près impraticable. » Dolly, malade, fut enveloppée d'une bâche, bichonnée, se releva et passa le col du Grand-Saint-Bernard pour descendre vers Aoste. On frôla la catastrophe quand « *la camionnette transportant l'escorte fut renversée* », mais l'éléphant, son cornac et l'aventurier arrivèrent sains et saufs à Turin. Dolly regagna sa cage, Frison-Roche tenait son premier grand reportage.

Le désastre frôlé à la descente est sans doute le seul point commun de cette cocasse équipée avec la légendaire traversée des Alpes par Hannibal Barca, son armée de 60 000 hommes et cavaliers, au début de l'hiver de l'an 218 avant notre ère. La descente, et bien sûr cet éléphant qui nous fascine !

« La masse de l'animal, les difficultés de l'ascension, semblaient rendre l'exploit à peu près impraticable »

Roger Frison-Roche

serait tenté de répondre peu importe... si l'on ne craignait d'insulter les auteurs de quelques centaines de livres (on parle de 850 !) écrits sur la traversée des Alpes d'Hannibal, et ce sans compter les mémos des Indiana Jones du dimanche qui ont arpenté la frontière franco-italienne le nez dans Tite-Live, notamment au début du siècle

dernier où ce fut une véritable mode.

Ce qui fascine toujours chez Hannibal, c'est l'animal auquel son destin s'est lié malgré lui, et l'apparente impossibilité de leur passage à travers les montagnes infranchissables. Le mythe naît de l'épaisseur de l'énigme – et de sa beauté. Dépouillé du mystère de ses éléphants, le légendaire général punique semble nu, réduit à un prénom dont Hollywood a violemment exploité la sonorité cannibale, achevant un travail de sape entamé aussitôt après sa mort par l'historiographie romaine – *vae victis*.

Hannibal a franchi les Alpes, mais après ? Qui se souvient de la bataille de Canne en dehors des amateurs de tactique militaire ? Qui peut dater ce choc frontal (ou plutôt son magistral évitement) entre l'armée « multinationale » des Carthaginois et les légions de citoyens romains, que l'historien Serge Lancel, dont *l'Hannibal* fait autorité, voit comme la première guerre mondiale ? Qui sait encore que Carthage, au soir de cette humiliation infligée à Rome (plus de 50 000 morts, le 2 août 216 avant J.-C.), tint le sort de l'empire naissant entre ses mains ? Qui sinon Napoléon I^{er}, cet autre général précoce qui salue le héros « *si hardi qui, à 26 ans, conçoit ce qui est à peine concevable, exécute ce que l'on devait tenir pour impossible* » (appréciez le jeu de miroir), ce guerrier qui « *occupe, parcourt et gouverne l'Italie pendant seize ans, met plusieurs fois à deux doigts de sa perte la terrible et redoutable Rome* » (*Mémorial de Sainte-Hélène*) ?